

La littérature au service du monde des affaires

-Sensibiliser à l'altérité et aux affaires par le monde littéraire-

Mümtaz KAYA - Tanju INAL

Université de Bilkent

Ankara-Turquie

0. Introduction

L'ouverture croissante, depuis les années 1970, des filières de Langues Étrangères Appliquées (LEA) a remis en question les différentes approches didactiques en Français Langue Étrangère (FLE) suite à l'apparition de nouvelles problématiques dont notamment la suivante : Comment enseigner les « affaires » sans négliger le « culturel » ? Effectivement, les établissements de LEA, filières à vocation professionnelle formant les apprenants de manière à les intégrer dans le tissu économique des marchés locaux et mondiaux, sont directement concernés par l'évolution des relations humaines et commerciales au niveau « national » et « international ». Autrement dit, pour mieux réussir dans la négociation, ils ressentent le besoin d'intégrer une forme d'apprentissage qui tienne compte, non seulement du champ lexical de l'objectif spécifique visé, mais aussi de la « culture source » et de la « culture cible », elles-mêmes multiculturelles.

Dans ce contexte, les établissements et, plus précisément, les enseignants qui visent un enseignement de langue à vocation professionnelle, se retrouvent dans la nécessité d'introduire le champ lexical spécialisé, conforme au domaine dans lequel l'apprenant, futur homme d'affaires, sera intégré et ils poussent ce dernier à travailler, découvrir et apprendre dans un esprit de conscience nationale et internationale, voire culturelle et interculturelle; « La description valorisante de la culture étrangère » pouvant « également contribuer à la valorisation de la culture nationale locale » (Zarate, 1995: 23), l'apprenant est amené à se positionner par rapport à l' « autre », mais aussi par rapport à « soi-même ». Cette (re)découverte du « moi » et découverte de

l' « autre », sont les deux pieds fondamentaux d'une « passerelle » pouvant s'établir entre deux identités culturelles différentes. Cette « passerelle », dont les fondements doivent être fortifiés par une bonne maîtrise de la langue cible, est une des clés de la réussite des négociations internationales.

Une des nouvelles approches adoptées ces dernières années dans les établissements de LEA pour mieux initier les étudiants à établir cette « passerelle » indispensable entre le « moi » et l' « autre », est de faire intervenir des spécialistes issus du tissu économique, du monde des affaires. Les apprenants sont amenés à présenter, devant des spécialistes d'origine et de culture différentes, leur travail/rapport concernant le fonctionnement des entreprises de divers pays, ou même amenés à comparer la vente d'un produit ou service sur un marché qui a des valeurs économiques et socioculturelles différentes de leur propre pays. Cette approche permet à l'apprenant d'une part, de communiquer/négocier par simulation avec des spécialistes et, d'autre part, de prendre conscience des différences, mais aussi des points communs qui peuvent exister entre diverses façons d' « être » et de « faire ».

Une autre approche est l'apprentissage de la langue sur objectifs spécifiques par l'immersion en entreprise¹ pour « acquérir simultanément des compétences spécifiques et des outils linguistiques au moyen d'une immersion concrète dans un contexte professionnel » comme l'ont entrepris Annick Bailly-Wehrle et ses collègues². Le but étant de faire se retrouver des équipes d'étudiants de divers pays qui sont amenés à prendre les décisions appropriées à une situation économique donnée, sans négliger l'aspect interculturel et, ainsi, atteindre leur objectif : faire triompher « leur entreprise » sur le marché.

Différentes démarches peuvent donc être appropriées selon l'objectif fixé pour aller à la rencontre de l' « autre », voire pour sensibiliser à l'altérité. Celle que nous proposons dans le cadre d'un cours de littérature, matière optionnelle pour nos étudiants

¹ Signalons au passage que cette approche et celle concernant l'intervention des spécialistes en classe sont adoptées par nos collègues française et anglaise, Christine Bois et Elizabeth Saatçi ; les étudiants, guidés dans leur recherche par ces collègues connaissant d'une part les valeurs socioéconomiques et culturelles de leur pays (la France et l'Angleterre) et celles de la Turquie où elles enseignent depuis de longues années, aboutissent très vite à une prise de conscience du « moi » et de l' « autre » et présentent des travaux assez impressionnants à ce sujet.

² « Enseigner les langues de spécialité, la simulation d'entreprise » par Annick Bailly-Wehrle, in *Le Français dans le monde*, N° 333, Mai-Juin 2004.

en LEA, destinés à se lancer dans des domaines tels l'économie, la gestion, le commerce international, la banque et la finance, voire qui se retrouveront plongés dans l'« international », est la sensibilisation à l'altérité et au « monde des affaires » par le « monde littéraire ».

Nous proposons, tout en nous référant, chemin faisant, à quelques notions clés du « culturel », de rappeler brièvement, dans un premier temps, comment la notion d'interculturel est apparue en France et en Turquie, ensuite nous présenterons quelques extraits de textes littéraires pouvant être abordés pour sensibiliser l'apprenant à l'altérité sous l'angle de la lutte contre l'ethnocentrisme ; étape primordiale pour le savoir-être interculturel. Nous présenterons aussi quelques extraits qui pourraient servir à introduire un champ lexical relevant du domaine des affaires. Nous n'entrerons pas dans la manière dont ces textes pourraient être exploités.³

1. De la pédagogie culturelle à la pédagogie interculturelle

– Du national à l'international –

Sans négliger les écoles de tourisme en Turquie, il ne serait pas injuste d'avancer que l'approche d'une pédagogie interculturelle dans ce pays s'est beaucoup développée avec la création de la première école trilingue (français-anglais-turc) de LEA au sein de l'université de Bilkent. Effectivement, les cours de civilisation dans les écoles de tourisme ou dans les départements de langue et littérature « étrangères » étaient surtout enseignés pour connaître la civilisation et la culture de l'« autre ». Cet « autre » était/est bien souvent présenté dans son rapport exclu du « moi ». Préoccupé surtout par la transmission de la « culture savante », les départements de langue et littérature « étrangères » ont bien souvent négligé l'aspect anthropologique de la culture, voire tout ce qui relève de la « culture ordinaire ». Mettant surtout l'accent sur la « communication professionnelle » les départements de LEA, comme ce fut le cas en Turquie en 1992 avec la création de notre École trilingue, ont introduit des matières initiant surtout à la culture courante, au relativisme culturel, à la tolérance, à l'écoute de

3

Une de nos études intitulée *Stupeur et Tremblements* d'Amélie Nothomb -*Croisement de la littérature et du monde des affaires*- propose quelques pistes pour aborder le roman sous l'aspect interculturel et initier l'apprenant aux français des affaires.

l'autre, à un savoir-être et savoir-faire dans une situation particulière de relation internationale ou interculturelle.

Il serait nécessaire avant de continuer et pour mieux cerner notre sujet, de bien distinguer les notions « culture savante » et « culture ordinaire », déjà mentionnés ci-dessus, et la notion d'« interculturel » ; notions qui reviendront souvent tout au long de notre travail. La « culture savante » relève de l'abstrait (connaissance, réflexion) alors que la « culture ordinaire » relève du concret (savoir-faire, savoir-être). Comme le souligne Robert Galisson, « les méthodologies traditionnelles, basées sur l'approche traductive, pratiquaient la culture savante » alors que « les approches interculturelles et communicatives visent un type de culture tout autre ; celui qui sert à vivre et à se comporter comme tout le monde dans le quotidien. » (Galisson, 1994 : 17). La notion d'interculturel est quant à elle, « une façon particulière de vivre avec plusieurs cultures » (sans perdre son identité culturelle), « une volonté de surmonter les obstacles de communication qui résultent de la différence culturelle » (codes, valeurs) « pour profiter, au contraire, des richesses de chacune⁴».

En France, la pédagogie interculturelle remonte aux années qui ont suivi les premiers flux migratoires. Apparue donc dans les années 1970, et appliquée en Français Langue Maternelle (FLM), « elle constituait une option dans le champ spécifique de l'enseignement aux enfants de travailleurs migrants, qui à ce moment-là, incarnait un enjeu fort, entre l'assimilation [...] et le maintien des différences culturelles. » (Groux&Porcher, 1997 : 61). En 1975, le premier Centre de formation et d'information sur la scolarisation des enfants de migrants (CEFISEM) est créé à Lyon, d'autres centres se créent bien vite et nombre de systèmes éducatifs en France et en Allemagne se sont ouverts ainsi à des cultures étrangères afin de favoriser la scolarisation des enfants de travailleurs immigrants. Dans le début des années 1980, le FLE emprunte la notion d'interculturel au FLM : « l'idée de mettre en relation les deux cultures au contact, pour le plus grand bien de chacune d'elles et de l'apprenant, s'était progressivement imposée comme naturelle, en FLM d'abord, en FLE ensuite. »

⁴ VERBUNT, G. (2001) *La société interculturelle. Vivre la diversité humaine*, Paris : Seuil.

(Galisson, 1994 : 16). C'est dans cette optique nouvelle, voire tout au long de cette « progression naturelle » que se sont développées dans l'apprentissage des langues étrangères, les notions de culture-source et de culture-cible, cette dernière représentant « un secours indispensable à la conscientisation de la culture-source » (Galisson, 1994 : 18). L'approche interculturelle, basée sur la prise de conscience de l'« autre » en passant par la re-découverte du « moi » a donc permis d'une part de montrer qu'« une langue sans sa culture perd son identité et se transforme en coquille vide » (Galisson, 1994 : 21) et d'autre part de faire réaliser aux enseignants qu'ils seront bientôt évalués davantage sur la maîtrise de la (des) culture(s) qu'ils enseignent que sur les connaissances grammaticales qu'ils possèdent et qui étaient, jusqu'à présent, leur refuge face aux élèves et la garantie de leur professionnalisme face à l'institution » (Galisson, 1994 : 22).

Dans son étude intitulée *Remises en question* publiée en 1986, Louis Porcher définit la culture nationale comme « un ensemble de pratiques culturelles diversifiées, qui entretient un certain nombre de relations distinctives avec d'autres cultures nationales » (Porcher, 1986 : 12). Un an plus tard, dans son ouvrage intitulé *Manières de classe*, il illustre de très bonnes pistes et de très bons extraits de textes littéraires touchant à l'« ensemble des pratiques culturelles diversifiées » tels : les rythmes de la vie sociale (rythmes collectifs, rythmes liés à une société), de la vie familiale, de la vie personnelle (budget-temps d'une journée, d'une semaine, d'une année), le tout pour, déjà, une meilleure initiation à l'interculturel. En effet, la rencontre de l'« autre » ne peut se réaliser que par une bonne connaissance de toutes les diversités culturelles du « moi », voire en réalisant déjà que « la description de cultures nationales s'opère toujours au pluriel » et qu'il existe nombres de catégories sociales de « classement culturel » : cultures urbaines, rurales, ouvrières, pratiques culturelles des médecins, des enseignants, des journalistes, des artisans, des hommes d'affaires, etc. (Porcher, 1987 : 21-24).

Dans cette optique, la prise de conscience des réalités socioculturelles du « moi » devrait être considérée comme une première étape d'un savoir-être et savoir-faire pour vivre en harmonie au sein d'une même société, multiculturelle par définition, mais aussi comme une « passerelle » qui assure les échanges interculturels entre les

deux cultures « s'opérant au pluriel ». Que ce soit donc dans un contexte multiculturel ou interculturel, voire national ou international, l'apprenant, futur négociant, doit donc être conscient du fait « qu'il est lui-même un étranger pour l' « autre », ce qu'il fait ne va pas de soi pour lui, la transparence (supposée) de ses intentions ne se traduit pas automatiquement dans celle de ses comportements » (Groux & Porcher, 1997 : 7).

2. Littérature et ethnocentrisme

« Ne pas déplorer, ne pas rire, ne pas détester, mais comprendre » disait Bourdieu dans la dernière décennie du siècle précédent⁵. Effectivement, on déplore par rapport à notre identité culturelle et spécifique que l'on considère comme la meilleure au monde, on rit de l'autre par rapport à nos réalités et vérités qu'on estime comme les plus vraies, on déteste l'autre par rapport à tout ce qui est étranger à nos habitudes et à notre façon de voir le monde ; bref, on ne « comprend » pas car on perçoit bien souvent l' « autre » comme une entité anticonforme aux références et normes de notre « moi ». Les échanges internationaux au niveau éducatif (échanges étudiants/enseignants, laboratoire/projet de recherches international), commercial (l'union douanière et autres accords allant dans le même sens) et touristique (chaînes de club de vacances implantées dans divers pays) démontrent qu'il y a diverses manières d'être, de vivre, de penser, de négocier, d'agir et de réagir. A cela s'ajoute aussi l'outil Internet qui contribue énormément à la prise de conscience de l' « autre », non seulement grâce à l'information qu'on y trouve facilement, mais aussi par les échanges conversationnels facilement réalisés avec n'importe quel citoyen du monde. Le fait même d'échanger une conversation par le « même » outil technologique est déjà en quelque sorte une prise de conscience d'un point « commun » existant entre le « moi » et l' « autre ». La jeune génération semble désormais avoir adopté un mode de vie remettant en question les stéréotypes et préjugés véhiculés de génération en génération, et semble s'être habituée à vivre dans la différence raciale et religieuse ; par conséquent elle est consciente qu'il existe plusieurs façons d'être et que le savoir-faire et savoir-être ne s'identifient pas aux mœurs, valeurs et codes de la société à laquelle elle appartient.

⁵ Bourdieu, P. (1991) « Introduction à la socioanalyse », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 90, déc. , p.5

Permettant une lecture plurielle en fonction des objectifs fixés, pour notre cas l'altérité et les affaires, le texte littéraire, produit d'écrivains d'une culture spécifique, mais aussi et surtout, représentants d'un patrimoine international, permet à l'apprenant de se décentrer de sa culture propre et d'interroger son « moi » vis à vis de l' « autre ». Ainsi, une première « passerelle » est déjà établie. Les thèmes traitant de l'identité culturelle (problématique) sont surtout visibles chez les écrivains francophones qui ont, comme le souligne Evelyne Argaud, « des origines mixtes, ou bien qui sont passés volontairement ou non d'un univers culturel à un autre au cours de leur existence⁶ » comme c'est le cas par exemple pour Amin Maalouf, né au Liban en 1949 et exilé à Paris en 1976. Dans son ouvrage intitulé *Les identités meurtrières* (1998) l'auteur, tout en renouvelant la question tant de fois posée depuis Montesquieu (Comment peut-on être Persan ?), question qui résume en fait, à elle seule, toute la problématique de l'interculturel, « dégonfle tranquillement les sinistres baudruches du racisme ordinaire » et pousse le lecteur à se demander comment il est possible « à l'aube du XXI^e siècle, de s'enfermer dans les fantasmes d'une identité essentielle et monolithique ? » (Resch & Chevrier & Joubert, 2001 : 189).

Voici un extrait littéraire d'un autre écrivain francophone⁷ s'inscrivant dans la même problématique. Il s'agit du poète, romancier et essayiste Jacques Godbout, né à Montréal. L'extrait est tiré de son recueil d'essais *Le Murmure marchand* (1989). En ressort surtout, à travers les pensées de l'adolescent de seize ans qu'il est, une voix traduisant sa façon de concevoir deux mondes, voire deux cultures différentes.

Place Cliché

Ma mère se nommait Hollywood. Mon père Saint-Germain des Prés. Les émotions fortes, le faste, l'aventure, l'exotisme, l'argent, la mort venait de haute Californie. L'intelligence critique, l'ironie, la vivacité, l'art, la poésie, la gloire, la vie habitaient Paris. C'est du moins ainsi qu'à seize ans m'apparaissait le Monde, en 1950, depuis la Côte-des-Neiges. [...] Je ne me demandais pas alors si ma culture, ma façon de manger, de m'habiller, si nos structures familiales et sociales, si les objets que nous consommions, si d'acheter dans les épiceries de Sam Steinberg, nous transformaient en Français ou en Américains. Nous étions, cela pétait d'évidence, des Canadiens français, chantant Botrel et dansant sur des musiques de Glen

⁶ Argaud, E. (2004) « Sensibiliser à l'altérité par le texte francophone », in *Le Français dans le monde*, n° 333, Mai-Juin 2004, pp. 34-35.

⁷

L'extrait a été emprunté dans l'ouvrage collectif de Yannick Gasquy-Resch, Jacques Chevrier, Jean-Louis Joubert, *Ecrivains francophones du XX^e Siècle*, Edition Marketing/Ellipses, Paris, 2001.

Miller. Ah ! Le slow !

Nous étions des Canadiens en toute géographie. Français puisque c'était notre langue. Catholiques aussi : le Centre du monde se trouvait à Rome où le Saint-Siège assurait notre gouvernement. Le Christ notre monarque. Le pape son premier ministre. Un grand médium de masse (de messe), la Religion, envahissait tous les autres médias pour s'en faire des amplificateurs de son.

Pourtant il existait deux domaines de l'esprit que l'Eglise de Rome ne contrôlait pas tout à fait, ne pouvant que leur imposer une censure qui les rendait plus alléchant encore : le livre, l'écran.

[...]

Je ne connaissais pas plus d'écrivains canadiens-français que de cinéastes indigènes. Pour moi les écrivains étaient tous, par définition, Français. Les idées étaient toutes françaises. Mais les acteurs, les industriels, les millionnaires, les héros, les hommes politiques et les femmes perverses étaient tous Américains. Toute technique était américaine...

Jacques Godbout, *Le Murmure* marchand, 1989.

Les deux extraits qui suivent sont assez intéressants dans le sens où ils se complètent. Le premier, un extrait de Boitelle (1889) de Guy de Maupassant met à jour, par un langage ironique et tragique un « moi » qui ne s'identifie que par rapport à ses normes. En effet, tout ce qui n'est pas conforme aux habitudes et à l'esthétique de ce "moi" est considéré comme étranger, sauvage, voire même grossier. Quant au second texte, un extrait d'*Anthropologie Structurale II - Race et Histoire* (1973) de Claude Lévi-Strauss, il semble théoriser, près d'un siècle plus tard, le texte de Guy de Maupassant.

Extrait 1 :

Antoine présente à ses parents, des paysans normands, la jeune fille noire qu'il souhaite épouser.

[...] Personne ne parlait. Antoine inquiet sifflotait un air de caserne, le père fouettait le bidet et la mère regardait de coin, en glissant des coups d'œil de fouine, la négresse dont le front et les pommettes reluisaient sous le soleil comme des chaussures bien cirées. Voulant rompre la glace, Antoine se retourna.

« Eh bien, dit-il, on ne cause pas ?

– Faut le temps », répondit la vieille.

Il reprit :

« Allons, raconte la p'tite l'histoire des huit oeufs de ta poule. »

C'était une farce célèbre dans la famille. Mais comme sa mère se taisait toujours, paralysée par l'émotion, il prit lui-même la parole et narra, en riant beaucoup, cette mémorable aventure. Le père, qui la savait par coeur, se dérida aux premiers mots ; sa femme bientôt suivit l'exemple, et la négresse elle-même, au passage le plus drôle, partit tout à coup d'un tel rire, d'un rire si bruyant, roulant, torrentiel, que le cheval excité fit un petit temps de galop.

La connaissance était faite. On causa.

A peine arrivés, quand tout le monde fut descendu, après qu'il eut conduit sa bonne amie dans la chambre pour ôter sa robe qu'elle aurait pu tacher en faisant un bon plat de sa façon destiné à prendre les vieux par le ventre, il attira ses parents devant la porte, et demanda, le coeur battant :

« Eh ben, quéque vous dites ? »

Le père se tut. La mère plus hardie déclara :

« Alle est trop noire ; non, vrai, c'est trop. J'en ai les sangs tournés.

– Vous vous y ferez, dit Antoine.

– Possible mais pas pour le moment. »

Ils entrèrent et la bonne femme fut émue en voyant la négresse cuisiner.

Alors elle l'aïda, la jupe retroussée, active malgré son âge. Le repas fut bon, fut long, fut gai.

Quand on fit un tour ensuite, Antoine prit son père à part :

« Eh ben, pé quéque t'en dis ? »

Le paysan ne se compromettait jamais.

« J'ai point d'avis. D'mande à ta mé. »

Alors Antoine rejoignit sa mère et la retenant en arrière :

« Eh ben, ma mé, quéque t'en dis ?

– Mon pauv'e gars, vrai, alle est trop noire. Seulement un p'tien moins je ne m'opposerais pas, mais c'est trop. On dirait Satan ! »

Il n'insista point [...], mais il sentait en son coeur entrer un orage de chagrin. [...] Et ils s'en allaient tous les quatre à pas lents à travers les blés, redevenus peu à peu silencieux. Quand on longeait une clôture, les fermiers apparaissaient à la barrière, les gamins grimpaient sur les talus, tout le monde se précipitait au chemin pour voir passer la « noire » que le fils Boitelle avait ramenée. [...]

Il (Antoine) comprenait que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il n'épouserait pas sa négresse ; elle aussi le comprenait ; et ils se mirent à pleurer tous les deux en approchant de la ferme.

Guy de Maupassant, *Boitelle* (Extrait, 1889)

Extrait 2 :

[...] Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner. L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles: morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. «Habitudes de sauvages», «cela n'est pas de chez nous», «on ne devrait pas permettre cela», etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement: il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain; et sauvage, qui veut dire «de la forêt», évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Claude Lévi-Strauss,
Anthropologie Structurale II - Race et Histoire, (1973)

3. Littérature et affaires

« Est-ce l'effet du marasme économique et du durcissement des rapports humains au travail ? » En tout cas, « [...] finie l'exploration du moi. Comme poussés par le cycle de la récession économique, les écrivains reviennent vers le monde de l'entreprise » notait Sandrine Morin dans la version d'un magazine littéraire en ligne⁸. Il nous semble que, parmi les critiques et spécialistes de la littérature, plongés pour la plupart, depuis de longues années, dans les discussions concernant le genre romanesque des deux dernières décennies, marqué surtout par l'autofiction, certains ont commencé à faire remonter à la surface ce « nouveau » genre littéraire⁹, apparu silencieusement ces dernières années : la littérature managériale ; « l'écriture d'entreprise ».

Ce genre qui s'impose de plus en plus dans un monde reposant sur les échanges de biens et de services, semble même avoir trouvé son nom : roman d'entreprise.

Quand nous remontons vers la période de la révolution industrielle, nous remarquons que Zola a déjà été, sans pour autant être catégorisé dans ce genre, un des précurseurs de cette tendance littéraire : « *Germinal* », « *Au bonheur des dames* » sont les exemples qui nous viennent à l'esprit. Après un long silence dû aux deux guerres mondiales dans le domaine de « l'écriture d'entreprise », nous voyons apparaître, suite au relancement économique européen, *Sortie d'Usine* de François Bon, *L'excès-L'usine* de Leslie Kaplan et *L'Etabli* de Robert Linhart qui mettent fin à cette période de silence.

De nos jours, à l'heure où les sociétés sont devenues multinationales et où les investissements se font sur le « terrain » de l'« autre », ce genre littéraire semble avoir élargi son champ et va jusqu'à donner des ouvrages traitant de « l'essentiel des règles du monde des affaires » tout en y faisant ressortir « les théories des meilleurs professionnels du domaine tels Porter, Welch, Dell, etc. ». *Le journal de B.J. au bureau* de Bertrand Jouvenot en est le meilleur exemple. Bien que ces théories soient enseignées dans les départements à vocation professionnelle, ce livre sur le

⁸ *Ce qui est tendance en librairie*, In: l'entreprise, par Sandrine Morin, Lire, septembre 2003
Consulté le 14 avril 2006 sur < <http://www.lire.fr/enquete.asp/idC=45418/idR> >

⁹ *Le verbe est un enjeu social*, interventions du Jeudi 14 décembre 2000, Université Toulouse 1- Sciences Sociales, dans le cadre des rencontres littéraires « *écrire l'entreprise* », cycle 2000-2001, Thierry Beinstingel, Marcel Marty. Intervention du 14/12/2000 consulté le 18 avril 2006 sur < <http://perso.orange.fr/tb/toulouse.htm> >

management, conçu comme un roman et traitant de l'environnement du travail (poste, équipe, service, section, etc.), du savoir-faire et du savoir-être pourrait contribuer à combler le décalage qui existe entre les bancs scolaires et la réalité professionnelle. De fait, la lecture de plusieurs autres ouvrages traitant du monde des affaires, voire du monde de l'entreprise, peut être conseillée pour combler ce décalage, puisqu'il peut s'agir parfois de la mise en fiction d'une sorte d'immersion en entreprise. *Stupeur et tremblement* de Nothomb A., *Au Bonheur des ogres* de Pennac D., *99 Francs* de Beigbeder F., en sont quelques exemples. *99 Francs* peut être exploité pour initier au champ lexical de la publicité et à l'étude des étapes concernant le lancement d'un produit sur le marché.

Voici deux textes littéraires, choisis à titre d'exemple : le premier, un extrait tiré de *Au Bonheur des dames* (1883) de Zola et le second, le texte de la pièce de théâtre *Le grand Chariot*¹⁰ (1993) de Jacky Viallon.

Texte 1 :

[...] Mais où Mouret se révélait comme un maître sans rival, c'était dans l'aménagement intérieur des magasins. Il posait en loi que pas un coin du Bonheur des Dames ne devait rester désert; partout, il exigeait du bruit, de la foule, de la vie; car la vie, disait-il, attire la vie, enfante et pullule. De cette loi, il tirait toutes sortes d'applications. D'abord, on devait s'écraser pour entrer, il fallait que, de la rue, on crût à une émeute; et il obtenait cet écrasement, en mettant sous la porte les soldes, des casiers et des corbeilles débordant d'articles à vil prix; si bien que le menu peuple s'amassait, barrait le seuil, faisait penser que les magasins craquaient de monde, lorsque souvent ils n'étaient qu'à demi pleins. Ensuite, le long des galeries, il avait l'art de dissimuler les rayons qui chômaient, par exemple les châles en été et les indiennes en hiver; il les entourait de rayons vivants, les noyait dans du vacarme. Lui seul avait encore imaginé de placer au deuxième étage les comptoirs des tapis et des meubles, des comptoirs où les clientes étaient plus rares, et dont la présence au rez-de-chaussée aurait creusé des trous vides et froids. [...]

- Mais, fit remarquer Bourdoncle, maintenant que vous avez tout brouillé et tout jeté aux quatre coins, les employés useront leurs jambes, à conduire les acheteuses de rayon en rayon.

Mouret eut un geste superbe. [...]

Il riait, il daigna expliquer son idée, en baissant la voix:

- Tenez! Bourdoncle, écoutez les résultats... Premièrement, ce va-et-vient continuel de clientes les disperse un peu partout, les multiplie et leur fait perdre la tête; secondement, comme il faut qu'on les conduise d'un bout des magasins à l'autre, si elles désirent par exemple la doublure après avoir acheté la robe, ces voyages en tous sens triplent pour elle la grandeur de la maison; troisièmement, elles sont forcées de traverser des rayons où elles n'auraient pas mis les pieds, des tentations les y accrochent au passage, et elles succombent; quatrièmement...

Emile ZOLA, *Au Bonheur des dames*, 1883

¹⁰ Texte emprunté sur le site <<http://ecchatel.edres74.ac-grenoble.fr/theatre2.htm>> in "Brèves d'Auteurs" Actes Sud-Papiers, Maison du geste et de l'image, 1993.

Texte 2 :

Le plateau est nu. On entend en off une musique d'ambiance et quelques annonces publicitaires qui nous situent l'action dans un magasin de grande surface. Tout à coup une information très distincte se fait entendre sur tout le plateau.

VOIX OFF : Attention, Mesdames et Messieurs, pendant sept minutes une réduction de deux francs cinquante sur les égouttoirs à asperges! Attention sept minutes seulement, au fond du magasin au rayon des ustensiles de cuisine. Attention! Top c'est parti!

On voit alors apparaître en trombe, de jardin à cour, une petite foule d'individus armés de sacs à provisions, de filets, certains poussent des caddies. La foule disparaît du côté cour. On devine un son de casseroles et de vaisselles entrechoquées. Les bruits s'estompent au profit de la musique d'ambiance.

Le plateau est de nouveau nu. Une deuxième annonce intervient sans plus tarder.

Attention Mesdames et Messieurs pendant quatre minutes! Promotion sur les guidons de vélos! Se rendre de toute urgence aux rayons sport et santé! Top c'est parti!

La foule réapparaît aussitôt à la cour et se précipite de nouveau en jardin. Même bousculade - bruitage plateau nu. La musique d'ambiance recouvre la scène.

On voit passer des piétons qui se croisent de cour à jardin et inversement. Quelques passants courent dans le même sens avec des paquets dans les bras.

1er PASSANT. Allons vite essayer ce nouvel égouttoir à vibrations variables. Il peut même fonctionner sur la batterie d'une voiture!

2e PASSANT. Ouf! Je l'ai eu ! Pourtant, il n'en restait plus qu'un. Avoir enfin chez soi le dernier autocuiseur-inverseur qui redonne au légume cuit la verdeur du cru. Le grand retour de la vitamine. Heureusement aujourd'hui on pense aux végétariens! Nous ne sommes plus une secte, nous voilà presque une minorité!

3e PASSANT (*il pousse un caddy rempli d'une montagne de produits alimentaires*). Encore deux voyages et je serai tranquille pour la semaine. D'autant plus que le sucre va augmenter. Tout augmente! En prix, en poids, en hauteur et en profondeur! On se sent de plus en plus petit. Bientôt on ne pourra plus pousser les caddies.

4e PASSANT (*qui suit avec un autre caddy d'un volume impressionnant*). Pire, un jour ils finiront par nous écraser. Profitons-en pendant que nous sommes encore les plus gros! Stocker-S'approvisionner- Ranger Empiler-Construire de nouvelles étagères. Cet été, agrandir la maison... Laissez-moi passer s'il vous plaît! Merci! Pardon! Attention!

5e PASSANT (*il passe en courant avec un tout petit paquet gros comme une boîte d'allumettes*). Ah ! Quelle joie que de posséder la plus petite friteuse du monde. C'est japonais, on peut maintenant faire griller les frites une par une. Il n'y a plus de gaspillage! La frite à l'unité et sur commande!

On devine d'autres passants en fond de scène, ils se déplacent avec des intentions bien précises. Entre le directeur du magasin. Il se sert de son chéquier comme d'un éventail et s'éponge le visage à l'aide d'un petit mouchoir. Il s'adresse à l'entourage.

LE DIRECTEUR. Vous voyez bien que l'on fait au mieux pour vous satisfaire. Vous n'avez plus besoin d'être chez vous: tout s'épluche, se lave, se cuit tout seul! La grande mécanique du monde s'occupe de vos affaires. Elle broie, hache, découpe, et reconstitue! La ville entière n'est qu'une immense mécanique! Consommez, jetez, renouvelez, rachetez! Usez de la Chose-Objet. Grande, large, petite et plate chose. Jetez-vous par la fenêtre de vos désirs! C'est à votre portée! Arrive le publiciste qui se joint au directeur avec le même enthousiasme.

LE PUBLICISTE. Laissez-nous faire. Ayez confiance, nous sommes dévoués à vous glisser couleurs et parfums dans la tête. Nous sommes là pour vous faire accepter vos envies. Il n'y a

pas de honte à avoir des désirs. Dévorez nos images, glissez sur le design, laissez-vous couler dans la musique des crèmes à raser. Bref abandonnez vos mains, laissez-les remplir et gonfler caddies, chariots, sacs à cabas.

La banquière ou la représentante du service de prêt du magasin intervient, femme très élégante, elle tient un porte-documents dans la main droite.

LA BANQUIÈRE. Oui! Il faut acheter! Acheter jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'argent... Et quand vous n'en aurez plus on vous en vendra! On vous en vendra autant que vous voudrez. On appelle cela emprunter! C'est une simple formalité!

Elle s'approche du directeur et du publiciste en les prenant par le bras et les entraîne en coulisse tout en répétant avec eux ad libitum:

« Acheter, jeter, renouveler, acheter, jeter; .. »

Le grand chariot (1993)

Pièce de Jacky Viallon

Rédigés à deux époques différentes ces deux textes peuvent conduire les étudiants à :

- faire une étude sur la naissance et l'évolution des magasins,
- analyser les habitudes de consommation,
- découvrir les différentes stratégies de vente et tout ce qui peut attirer la clientèle (bruit, foule, aménagement des rayons, musique, ambiance, etc.),
- travailler sur la publicité (des extraits de *99 Francs* de Beigbeder F. peuvent être introduits parallèlement),
- travailler sur la technologie et son apport aux échanges commerciaux,
- travailler sur le thème de la banque, les services qu'elle offre.

De fait, selon l'objectif visé par l'enseignant, plusieurs autres thèmes débouchant sur l'« international » peuvent être étudiés.

4. Conclusion

Reflétant le « terrain » de l'« autre », document où une société est reflétée sous tous ses aspects (ses mœurs, ses codes, ses valeurs, son économie, sa politique, sa langue, son identité raciale, religieuse, etc.), le texte littéraire, lieu d'échanges et de rencontres, n'occupe malheureusement pas la place qu'il devrait mériter dans les cursus de langue étrangère. Les quelques exemples de textes littéraires que nous avons présentés tout au long de ce travail suffisent à démontrer que la littérature, ouverte à une lecture plurielle, peut être d'une grande utilité lors de l'apprentissage de la langue dans les filières à vocation professionnelle ainsi que dans les départements de langue et littérature pour y mixer la « culture savante » et la « culture ordinaire ». Et, dans cet

objectif, pourquoi ne puiserait-on pas dans la richesse infinie que nous offrent les textes littéraires et pourquoi n'exporterait-on pas, de plus en plus, le monde littéraire, miroir de multitudes façons d'être et de faire, dans le monde de l'entreprise ?

Bibliographie

- ARGAUD, E., (2004) “ Sensibiliser à l'altérité par le texte francophone ”, in *Le Français dans le monde*, N° 333, Mai-Juin, pp.34-35.
- GALISSON, R. (1994) “ D'hier à demain, l'interculturel à l'école ”, in *ELA*, avril-Juin, Paris : Didier Erudition.
- GROUX, D. & PORCHER, L. (1997) *L'éducation comparée*, Paris : Editions Nathan.
- PORCHER, L. (1986) *Remises en question, in la civilisation*, Paris : Clé international.
- PORCHER, L. (1987) *Manières de classe*, Paris : Editions Didier.
- RESCH, Y. G. & CHEVRIER, J. & JOUBERT, J-L. (2001) *Écrivains francophones du XX^e Siècle*, Paris : Edition Marketing.
- VERBUNT, G. (2001) *La société interculturelle. Vivre la diversité humaine*, Paris : Seuil.
- ZARATE, G. (1995) *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Collection CREDIF, Paris : Didier.